

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 6 (1885)
Heft: 9

Artikel: Bulletin mensuel : (7 septembre 1885)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-132597>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN MENSUEL (*7 septembre 1885.* ¹⁾)

L'exploitation entreprise par la Société agricole et industrielle de Batna, dans la région de l'**Oued-Rir**, prend chaque année un développement plus étendu. D'après le rapport de l'exercice de 1884, sur les 1500 hectares environ qu'elle possède, elle a fait planter 32,000 palmiers, dont la plupart, ne datant que de 1882 et 1883, forment déjà des arbustes verts et touffus ; à Sidi-Yahia, plusieurs de ceux qui ont été plantés, il y a trois ans seulement, ont déjà donné des dattes cette année-ci. La Société a commencé à exploiter l'alfa sur une concession qui lui a été accordée entre Batna et El-Kantara.

Un résident anglais au **Caire** a fourni à l'Antislavery Society des documents² desquels il ressort que, malgré l'occupation anglaise et la convention conclue entre l'Angleterre et l'Égypte, aux termes de laquelle la vente d'esclaves de famille à famille serait, à partir du 4 août 1884, déclarée illégale et punie d'un emprisonnement de 5 mois au minimum, à 5 ans au maximum, avec travail forcé, le **trafic d'esclaves** se poursuit au Caire. Le département pour la suppression de la traite est beaucoup moins bien servi aujourd'hui qu'il ne l'était il y a trois ans. Jusqu'en 1882, il avait à son service 500 fonctionnaires, avec un budget de 20,000 livres, et à cette date, 10,000 esclaves avaient été libérés. Actuellement il est dirigé par un officier étranger qui a sous ses ordres deux sous-inspecteurs natifs, empêchés de remplir leurs fonctions par ceux-là mêmes qui devraient les y aider. Lorsque ces sous-inspecteurs réussissent à arrêter en flagrant délit un vendeur d'esclaves, celui-ci est traduit devant une cour martiale composée d'officiers égyptiens, tous possesseurs d'esclaves, et présidée par Nessim bey, un des familiers du khédive. Le prévenu a toujours une douzaine de témoins qui ne craignent pas de se parjurer pour attester son innocence. Il en résulte, au dire du correspondant de l'Antislavery Society, qu'il y a actuellement au Caire, au moins trente marchands d'esclaves qui poursuivent en paix leur honteux trafic. Au mois d'avril de l'année dernière, arrivèrent de Khartoum plusieurs personnes ayant des esclaves en leur possession.

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

² *Scandals at Cairo, in connection with slavery.* Cairo, 1885, in-8°, 18 p.

Les sous-inspecteurs se contentèrent de faire signer à chacun des propriétaires l'engagement de ne pas vendre leurs esclaves, et déposèrent les pièces au bureau du gouverneur du Caire. Ayant appris plus tard que, malgré cet engagement, les propriétaires avaient vendu leurs esclaves, les sous-inspecteurs réclamèrent au bureau du gouverneur les pièces nécessaires pour exercer des poursuites contre eux, mais le gouverneur refusa absolument de les leur rendre, en sorte qu'ils ne purent rien faire contre les délinquants.

Quant à la **recrudescence de la traite au Soudan**, on peut s'en faire une idée, d'après la lettre suivante d'un Arabe, publiée dans le Journal de Gordon, et citée par Stanley dans son discours à l'assemblée de l'Antislavery Society, le 22 juillet : « J'ai l'honneur de vous annoncer, » écrit Karam Illah, fakir du Bahr-el-Ghazal, à l'émir de l'armée du Mahdi, « que nous avons capturé, comme esclaves, un grand nombre de femmes, et que 1360 esclaves ont déjà été envoyés à Chakka. Tous les fakirs ont été répartis dans les différentes zeribas pour y rassembler le butin. Tout ce qui sera pris sera, au fur et à mesure, expédié à Chakka. Comme les esclaves saisis sont extrêmement nombreux dans ce pays, nous sommes très pressés de les faire partir. Maintenant nous attendons des ordres, soit pour rester ici, soit pour nous rendre auprès de vous, soit pour attendre la cessation des pluies, par pitié pour les esclaves qui ont de petits enfants. »

Le *Times* a publié une lettre de l'évêque de Carlisle relativement à l'**association** créée, il y a deux ans, par un certain nombre d'ecclésiastiques anglais, **pour la propagation du christianisme en Égypte**. Comprenant la responsabilité qu'impose à l'Angleterre le fait de la position qu'elle a prise dans les affaires de ce pays, ils ont cherché si l'Église copte ne pourrait pas leur fournir le moyen d'atteindre le but qu'ils se proposent. Mais la faiblesse à laquelle son isolement et l'oppression musulmane ont réduit cette église, leur a fait comprendre qu'on ne peut attendre d'elle de grands efforts en faveur de l'éducation, et que le secours doit venir du dehors. L'association a décidé de fonder au Caire une école supérieure pour jeunes gens, auxquels sera donnée une bonne éducation ordinaire, en même temps qu'une éducation religieuse et morale soignée. Elle sera ouverte à tous : chrétiens et mahométans ; cependant il est probable que ce seront les Coptes qui en profiteront le plus. L'*African Times* propose que l'école soit appelée Collège Gordon.

La nouvelle apportée au Caire par le P. Bonomi, que les explorateurs

Junker et **Casati** étaient en sécurité à **Lado**, auprès d'**Emin bey**, a pu faire croire que les expéditions dirigées par le Dr Fischer et le Dr Lenz, pour chercher à leur venir en aide par le Victoria-Nyanza et le Congo, sont devenues inutiles. Mais, comme le font remarquer les *Mittheilungen* de Gotha, la situation d'Emin bey et de ses hôtes est rendue très critique, par le fait que les partisans du Mahdi se sont emparés de la province du Bahr-el-Ghazal dont Lupton bey était gouverneur. Depuis le 14 avril 1883, aucun vapeur n'est parti de Lado ; la grande quantité d'ivoire qui y est accumulée doit exciter la convoitise des rebelles. La chute de Khartoum et la retraite des Anglais de Dongola ont aggravé la position des Européens. Pour le moment ils ne peuvent attendre aucun secours par la voie du Nil. Quant à la route du sud, par le Victoria-Nyanza, les dernières nouvelles d'Emin bey, remontant au 14 avril 1883, portaient que la guerre avait éclaté entre l'Ou-Nyoro et l'Ou-Ganda. Le poste militaire égyptien de Mruli, qui commande la route entre le Nil et l'Ou-Ganda, étant occupé par les gens de l'Ou-Nyoro, la route vers le sud était si bien fermée, qu'à Roubaga aucune communication d'Emin bey, autrefois en rapports constants avec Mtesa, n'arrivait plus à ce dernier ; les missionnaires ne connaissaient la révolte et les progrès du Mahdi que par Zanzibar. Il paraît que Kabrega, souverain de l'Ou-Nyoro, n'a pas renoncé à son ancienne inimitié contre l'Égypte, et le territoire occupé par ses gens ne pourrait être que difficilement traversé par Emin bey et les Européens qui sont avec lui. Il semble même, d'après une dépêche publiée par la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, que le gouverneur de la province égyptienne équatoriale et le Dr Junker ont été attaqués dans une tentative qu'ils ont faite de se rendre de Lado dans l'Ou-Ganda. Après avoir repoussé les agresseurs, Emin bey et Junker se sont établis dans un camp retranché où ils espéraient recevoir du secours du roi de l'Ou-Ganda.

Le journal *Marina e Commercio* de Rome a publié une lettre du comte **Salimbeni**, ingénieur, chargé de fonder une station dans le **Godjam** et de construire un **pont sur le Nil-Bleu** : « Le 14 mars, » écrit-il à sa femme à Palerme, « le pont était terminé ; le 28 du même mois, Tekla-Haimanot y a passé avec toute sa suite qui l'a salué du nom de *nouveau Fassil*. Il m'a écrit : J'ai vu le pont. Il est beaucoup plus beau que celui fait par le précédent Fassil. Grâce à Dieu, j'ai délivré le capitaine Cecchi de la main de la reine de Ghera. Si tu veux rester dans mon royaume, garde la terre qui est ma propriété ; je te donnerai en toute propriété celle qui te plaira le mieux. Je te donnerai des servi-

teurs, des bœufs, beaucoup de vaches, de moutons et de chèvres. Si tu veux faire du commerce dans mon pays, tu ne paieras point de droits de douane. Si tu veux voir les pays gallas sur lesquels je règne, je t'y accompagnerai ; va, regarde et étudie. » Le roi lui a fait de riches présents ; après les avoir énumérés, il continue : « Tu ne peux t'imaginer, les peines, les souffrances, les violences, les humiliations que j'ai dû supporter pour conduire mon travail à bonne fin. Le maître maçon, Andreoni, et moi, nous avons lutté seuls contre tout et contre tous. Privés de chaussure, affamés, sans nouvelles des nôtres, tournés en ridicule, maltraités, menacés de mort, nous avons cependant triomphé. Si je retournais maintenant en Italie, je fournirais aux indigènes un prétexte de dire du mal de nous ; ils diraient que nous nous sommes enfuis craignant qu'à la saison des pluies notre pont ne fût emporté. »

Les **missionnaires romains** ont profité de la retraite des garnisons égyptiennes du **Harrar**, pour créer plusieurs stations au milieu des **tribus gallas** voisines de Harrar, avec lesquelles ils ont pu se mettre plus facilement en rapport. Mgr Taurin Cahagne, vicaire apostolique des Gallas, écrit aux *Missions catholiques*, que ses missionnaires rayonnent autour de Harrar, à la distance d'une journée et demie, dans une situation assez indépendante. La tribu des Noli-Gallas, qui confine aux Issas et est maîtresse des grandes voies commerciales, est surtout l'objet de leur activité. Son territoire se compose de hauts plateaux, et de vallées profondes, bien arrosées pour la plupart, fertiles, mais peu accessibles, si ce n'est du côté du désert. Les missionnaires occupent trois des vallées principales ; la population de celle d'Awolé est surtout pastorale, et moins entamée par le mahométisme ; les campements des bergers sont à une journée de la station au milieu des bois et des broussailles. Plus au N.-E. s'ouvre la vallée d'Ama, remarquable par des ruines d'anciens édifices ; on y descend par des pentes rapides et boisées. En se dirigeant vers l'est, et en gravissant les flancs des montagnes, on atteint les beaux sommets de l'Edjersa-Goro, couverts de belles forêts de pins qui descendent assez bas dans les vallées. De là on découvre, à 30 ou 40 kilom., les plaines brûlées des Issas. La troisième vallée est celle de Mité, par laquelle passe une ancienne route commerciale, le long de laquelle se trouvent des ruines assez considérables.

Le **D^r Hannington**, évêque de l'Afrique équatoriale a fait, de Frere Town, un voyage à Teïta, dans le Chagga, où se trouve une station missionnaire. Il tenait aussi à reconnaître une route par le pays des Masaï au Victoria-Nyanza, différente de celle qu'avait suivie M. J. Thomson.

A la tête d'une centaine de porteurs, il rencontra plusieurs caravanes amenant des esclaves à la côte, et eut le bonheur de libérer plusieurs de ces malheureux qu'il remit à la mission. Arrivé à Teïta il trouva cette station affaiblie par la famine, pendant laquelle un certain nombre d'indigènes étaient morts, d'autres avaient quitté le pays, d'autres encore avaient été tués, ou pris et vendus comme esclaves. Tous les villages, sauf ceux dans lesquels s'exerçait l'activité du missionnaire, M. Wray, avaient été abandonnés. La situation parut si grave à M. Hannington, qu'il jugea plus sage de renoncer à ce poste, et de faire venir à Rabaï, près de Frere Town, les survivants, en attendant que le district au pied du Kilimandjaro se repeuple, et que le besoin de missionnaires se fasse de nouveau sentir. Dès lors, M. Hannington est reparti avec M. Taylor pour le Victoria-Nyanza avec une caravane de Souahelis. Il comptait passer près du lac Naïvasha, et arriver à Sendega dans le bas Kavirondo. Il croit que si cette route de la côte au Victoria-Nyanza était ouverte, toutes les caravanes de Mombas pour l'intérieur l'adopteraient, ce qui abrégerait beaucoup les distances et serait une grande économie de temps et d'argent.

D'après une lettre du Dr Schweinfurth au *Times*, la **Compagnie allemande de l'Afrique orientale** a adopté, pour principe colonial, d'expulser de ses possessions les Arabes et les musulmans étrangers, particulièrement ceux qui font le commerce des esclaves. Elle se propose également d'interdire la chasse aux éléphants, afin de conserver ces animaux et de les utiliser pour l'exploitation des colonies allemandes. L'introduction des spiritueux, des armes à feu et des munitions sera rigoureusement prohibée. En tenant les Arabes éloignés de leurs colonies, les Allemands y mettront fin à l'esclavage et à la traite, et peu à peu ils amèneront les indigènes à un état de civilisation supérieure.

Le **P. Guillet**, supérieur de la mission romaine au Tanganyika, a fait une excursion dans le **Manyéma** en vue d'y établir une station ; à cet effet il a profité du passage de **Tipo-Tipo**, souverain du Manyéma, à Oudjidji, pour avoir avec lui une entrevue dans laquelle il lui a exposé son but, et a réclamé son appui. « Vous pouvez compter sur moi », lui a répondu Tipo-Tipo ; « venez quand vous voudrez, je vous aiderai de toutes mes forces. Si vous voulez faire des excursions, aller jusqu'à la côte occidentale, je vous fournirai des hommes sûrs. Si vous voulez vous fixer dans le pays, vous me trouverez également à votre disposition ; mais je ne vous conseille pas de vous établir chez les Wa-Ngouana, comme à Koua-Kasongo, ou à Nyangoué ; les Arabes ne reçoi-

vent pas volontiers votre doctrine qui leur paraît trop sévère. Il vous faut des sauvages ; je vous conseille donc de passer le Loualaba et de vous installer chez Roussouma ou chez Kaboura, à Mouavi ou à Imbani. Là vous trouverez des populations très denses ; vous n'aurez rien à craindre ni des indigènes, ni des Wa-Ngouana, parce que je suis le seul maître du pays. Dès que vous serez prêts à venir, écrivez-moi à Koua-Kanongo, à un jour environ de Nyangoué, où je réside habituellement. Si je n'y suis pas, je laisserai des ordres à mon frère, pour qu'il vous reçoive à ma place. Vous visiterez tout le pays et choisirez l'emplacement qui vous conviendra le mieux. »

Nous devons à M. Luciano Cordeiro, secrétaire perpétuel de la Société de géographie de Lisbonne, les premiers renseignements sur l'itinéraire des explorateurs **Capello et Ivens, de Mossamédès à Quilimane.** Partis de Mossamédès au mois de mars 1884, avec une petite caravane de porteurs rapidement organisée, et accompagnés d'une faible escorte de quelques soldats de la province, ils commencèrent l'étude de la région du Coroca et de la zone située entre la côte et le plateau de Huilla. Poursuivant ensuite leur marche vers le S.-S.-E., sur Humbé, et plus tard vers le N. le long du Cunéné, ils firent dans cette région une série d'observations qui leur ont permis d'en déterminer la topographie générale, ainsi que celle du pays qui s'étend entre le Cunéné et le Coubango. Après avoir passé cette rivière, ils en suivirent la rive gauche jusqu'au 16°20 de lat. S., et se trouvèrent dans un pays presque désert, sillonné de nombreux cours d'eau et extrêmement marécageux. Remontant vers le nord, ils pénétrèrent par le Lovalé dans la région située entre le Coubango et le haut Zambèze qu'ils atteignirent à Libonta. Le pays de Lovalé, exploré par les Portugais à la fin du siècle passé, est formé de vastes plaines inondées, que l'expédition ne traversa qu'au prix de mille difficultés et de grandes souffrances. Arrivés au Zambèze, les explorateurs cherchèrent à découvrir la ligne de partage des eaux entre les bassins du Zambèze et du Congo, visitèrent les centres commerciaux de cette région et étudièrent la meilleure voie de communication entre les deux côtes. Traversant le Zambèze à Libonta, ils poursuivirent leur marche le long de la rive gauche de ce fleuve, et, au bout de six jours, rencontrèrent le grand affluent venant du N.-E., nommé Cabombo. De là jusqu'aux environs du lac Moero, l'expédition éprouva de grandes pertes en hommes, en animaux et en ustensiles, tout le pays jusqu'à Garanganja, grand marché de l'Afrique centrale, étant complètement désert. Ils purent néanmoins étudier les sources du

Loualaba, et déterminer par des observations minutieuses la ligne de faite des deux bassins du Congo et du Zambèze. De Garanganja l'expédition redescendit vers le sud, puis se dirigea vers l'est, à la recherche du Louapoula, à travers d'immenses forêts désertes qui, du Louapoula, s'étendent vers le sud. Affaiblis et harassés de fatigue, les explorateurs reprirent leur marche vers le Zambèze, qu'ils suivirent jusqu'à Tété, et de là, jusqu'à Quilimane. Ils avaient fait un parcours de plus de 7000 kilom. dont 2500 en pays entièrement inexploré avant eux. On comprend dès lors la valeur de leur exploration, qui permettra de déterminer exactement l'orographie et l'hydrographie de cette vaste région, représentées jusqu'ici dans nos cartes d'une façon plus ou moins hypothétique. Embarqués à Quilimane, MM. Capello et Ivens ont touché à Port-Durban et à Capetown¹, et ont reçu des témoignages de cordiale sympathie de la part des Européens établis dans ces villes ; dès lors ils ont passé à Loanda et sont attendus à Lisbonne pour le mois de septembre. Nous reviendrons ultérieurement sur les résultats de leur exploration.

M. Wilcox, missionnaire américain à Inhambané, près des bouches du Zambèze, a fait récemment une visite au roi des Ma-Kwak-wa, à quatre jours de marche de la côte. Les hommes de cette tribu lui ont paru plus virils et plus respectueux que les Ba-Tonga. Leurs us et coutumes, leurs danses, leur caractère belliqueux, la manière dont ils traitent les femmes, et leur accent les rapprochent beaucoup des Zoulous. La demeure du chef n'a rien qui la désigne comme résidence royale, si ce n'est qu'elle est surmontée d'une paire de cornes de vache, et entourée d'une haute palissade de roseaux. Près de l'entrée étaient assis plusieurs indunas ou officiers, derrière lesquels se tenaient 30 ou 40 jeunes hommes. L'induna qui conduisait M. Wilcox s'assit à l'entrée et dit, en faisant un geste de la main : « Voilà notre roi, » mais sans le désigner expressément, aussi M. Wilcox était-il très embarrassé de

¹ A la dernière heure, l'*Indépendance belge* nous apporte quelques renseignements supplémentaires sur l'exploration de MM. Capello et Ivens, fournis à ce journal par un de ses correspondants de Capetown. Les explorateurs portugais ont trouvé la tsétsé au cœur de l'Afrique, en même temps qu'une quantité énorme d'éléphants ; la région qu'ils ont parcourue serait donc riche en ivoire. D'autre part le pays où se trouve Garanganja aurait des mines de cuivre. Le chef Muchir qui voyait des blancs pour la première fois, s'est montré très défiant, et même hostile ; mais on peut espérer que ses préjugés se dissiperont, quand il aura une nouvelle occasion de voir des Européens venir chez lui avec des dispositions pacifiques.

savoir lequel des trois ou quatre jeunes gens présents était le roi, et dut-il demander une explication aux indunas, mais aucun d'eux ne parut disposé à le tirer d'embarras. Appelant alors son domestique : « Angelasi », lui dit-il, « indique-moi qui est le roi Mpandé. » « Aucun de ceux que vous voyez, mais le voilà, » répondit Angelasi en regardant à travers les roseaux. M. Wilcox aperçut alors un jeune homme de 18 ans, à moitié caché derrière la palissade ; il lui tendit la main en faisant le salut ordinaire des Zoulous ; le roi s'approcha, lui prit la main, mais d'un air très réservé, et assez mal à son aise. Le missionnaire exposa le but de sa visite, mais voyant que le jeune roi n'aurait pas grand chose à dire, il s'adressa aux indunas qui l'écoutèrent avec une grande attention. L'un d'eux, qui avait vécu dans la Colonie de Natal, leur expliqua en détail ce que M. Wilcox se proposait de faire. On l'invita à se retirer un instant, après quoi les indunas lui firent dire qu'ils aimeraient beaucoup à l'avoir au milieu d'eux, et que, comme il était le premier missionnaire qui fût venu les visiter, ils lui réservaient la place, mais qu'ils n'oseraient pas lui accorder l'autorisation de commencer à travailler parmi eux avant qu'il eût vu le roi Oumgané, successeur d'Oumzila, sans cela, le suzerain leur dirait : pourquoi avez-vous pris un missionnaire pour vivre comme les blancs, sans me consulter ? Les indunas l'engagèrent à se rendre à Baleni, chez Manjoba, un des principaux officiers du roi, en ajoutant que si celui-ci donnait son autorisation, eux aussi consentiraient volontiers à recevoir le missionnaire. M. Wilcox jugea qu'il valait mieux s'adresser au roi lui-même, et revint à Inhambané avec l'intention de se rendre à Omoyamouhlé, résidence du nouveau roi. — D'autre part, M. **Richards**, aussi missionnaire américain, a fait, de Natal, en compagnie d'un natif, nommé Maziana, un voyage au Limpopo, en vue d'atteindre la ville de **Balení** ; Manjoba s'est montré disposé à recevoir des missionnaires, mais à la condition que l'autorisation soit aussi demandée à Oumgané. Le pays qui entoure la ville est plat et peu salubre, mais il y a, à quelque distance, des hauteurs vraisemblablement plus favorables à une station missionnaire.

La protestation du président de la Nouvelle République des Boers contre la prise de possession de la baie de **S^{te}-Lucie** par le lieutenant W.-J. Moore, de la marine britannique, a provoqué une démarche d'un certain nombre de Zoulous auprès de l'autorité anglaise de la Colonie de Natal. Leurs délégués, reçus par le gouverneur, ont exposé qu'ils avaient reconnu Dinizoulou comme successeur de Cettiwayo, en témoignage de quoi ils apportaient en présent deux peaux de lion, leur pau-

vreté ne leur permettant pas d'offrir des défenses d'éléphants. « Mais, » ont-ils ajouté, « nous ne savons où installer notre roi ; vous, Anglais, vous nous avez pris une partie de notre pays — le territoire dit de la Réserve — et de notre population ; la Nouvelle République des Boers nous en enlève une autre partie ; de quoi notre roi pourrait-il prendre possession ? » Le gouverneur a demandé du temps pour répondre. Une députation de membres du parlement anglais et d'autres notabilités qui s'intéressent aux affaires de l'Afrique australe s'est rendue auprès du nouveau secrétaire d'État pour les colonies, le colonel Stanley, pour s'informer des mesures que le gouvernement anglais compte prendre en faveur des Zoulous. Le secrétaire d'État a répondu que le plus grand désir du gouvernement est de voir les colons anglais et les Boers vivre en bonne harmonie et travailler en commun à leur bien-être mutuel, et qu'il ne fera rien qui puisse tendre à accentuer la distinction entre les deux races dans cette partie de l'Afrique. Il a même ajouté que l'offre du roi Khamé, de placer son territoire sous le protectorat britannique, ne peut être acceptée. Il est en communication avec le gouverneur de Natal au sujet du Zoulouland, mais la question de l'annexion ou du protectorat n'est nullement résolue.

M. le missionnaire **E. Jacottet**, auquel nous devons l'exploration du haut Orange et de ses affluents (p. 24-35), ayant constaté que les hautes vallées sont suffisamment peuplées, la conférence du Le-Souto décida d'abord d'étendre l'œuvre de la mission à la **vallée de la Makhaleng**, la plus rapprochée de Morija, puis à celle de la **Senkunyane**, dont la population est encore tout à fait païenne. Elle chargea M. Jacottet d'y préparer les voies à l'installation d'un évangéliste, pour le mois d'octobre ou de novembre. Pour cela notre compatriote a entrepris un second voyage, dont nous regrettons de ne pouvoir emprunter que quelques détails au *Bulletin missionnaire* de Neuchâtel. Ce fut à la fin de juin, c'est-à-dire au fort de l'hiver du Le-Souto, que M. Jacottet dut se mettre en route, avec la perspective de devoir passer une ou deux nuits dans la neige, à 2700 mètres d'altitude. En traversant le col qui sépare le Le-Souto de la vallée de la Makhaleng, il constata avec étonnement que, depuis son premier voyage, sept mois auparavant, on y bâtissait un nouveau village. Au col de Thaba-Putsa, à 2800 mètres au-dessus de la mer, de grandes masses de neige garnissaient les flancs des montagnes ; et pour atteindre le village de Motsiba, dans la vallée âpre et sauvage de la Senkunyane, il dut chevaucher pendant plus de trois heures sur un étroit sentier, presque littéralement suspendu sur

l'abîme, voyant, à une centaine de mètres au-dessous, rouler les eaux torrentueuses du fleuve. La population est plus dégradée que celle des vallées inférieures du Le-Souto. Le chef Mosheli, honteux de l'ignorance dans laquelle croupissent ses gens, demanda instamment qu'on lui envoyât un évangéliste, pour leur fournir l'occasion de s'instruire. Celui qui sera installé là-haut commencera par ouvrir une école. En revenant dans la direction de Thaba-Bosigo, M. Jacottet passa dans un endroit situé à 2700 mètres, dont les habitants ont réussi à faire une véritable oasis dans le désert; cependant il y manque des habitations un peu confortables; la hutte rectangulaire où il avait couché précédemment avait croulé sous le poids de la neige. Après une nuit passée dans une hutte étroite, il vit, à son réveil, les montagnes toutes blanches de givre; c'était à se croire en Suisse; mais le spectacle ne dura pas longtemps, le soleil eut bien vite fait disparaître ces frimas. Quoique l'évangéliste Josepha qui l'accompagnait, ait trouvé la vallée âpre et sauvage, il quittera le champ du travail plus facile qu'il a cultivé jusqu'ici, pour se transporter prochainement sur ces hauteurs, où il devra reprendre la vie de la hutte, car il ne pourrait transporter ni table, ni lit, ni ustensiles, à travers ces montagnes presque inaccessibles.

Les *Mittheilungen* de la Société de géographie de Vienne nous apportent des renseignements sur les progrès de l'**expédition du Dr Holub**, dont nous étions sans nouvelles depuis longtemps. Les lettres publiées sont datées de **Linokana**, la dernière station postale sur la route de Potchefstrom à Shoshong. Après avoir fait plusieurs excursions dans le sud pour réunir des collections qu'il a expédiées en Europe, l'explorateur a dû pratiquer la médecine pour pourvoir aux besoins de l'expédition, traitant gratuitement les pauvres, mais se faisant payer en nature par les chefs indigènes. Il écrivait le 8 mars : « Dans l'État libre le temps reste invariable; il n'y est pas tombé de pluie depuis toute une année, aussi les bêtes de trait succombent-elles presque toutes faute de fourrage. Il vient de mauvaises nouvelles du pays des Ba-Mangwato, menacés par les Ma-Tébélé. — Par ma pratique médicale, j'ai obtenu six bœufs qui me seront très utiles pour mon voyage à l'intérieur. Nous comptions pouvoir prendre une route à l'est, atteindre la frontière du Transvaal en une marche à travers un pays de collines, puis descendre dans la vallée du Marico et du Limpopo, qui nous promettait non seulement du gibier mais encore de riches collections. Malheureusement une querelle s'est élevée entre le percepteur du district de Marico et les Ba-Thloka; il en est résulté une

levée de 250 hommes qui amènera sans doute un combat, et aura peut-être des suites plus graves vu la proximité des troupes anglaises. Cette route m'est donc fermée, et je devrai prendre celle de la Notuane, beaucoup plus longue, et rendue plus difficile par des moraines et des collines de sable ; elle a moins de fourrage que celle de l'est, et l'on n'y rencontre point de gibier. Les Boers attaqueront sans doute le chef Kils. Si je passe dans son voisinage, il s'emparera de mes bœufs, pour se venger sur le premier blanc qui lui tombera sous la main. Les Ba-Thatla sont amis des Ba-Thloka ; même en supposant que nous puissions nous frayer à travers leur territoire un passage vers le nord, nous serions exposés à l'éventualité de voir nos collections pillées par les indigènes qui s'imaginent que nos caisses renferment toutes sortes de trésors. — Nous allons quitter Linokana, et demain au point du jour nous serons à Baisport, le chemin le plus court pour Shoshong. Les bœufs s'étant reposés pendant cinq mois nous donneront de la peine. Je conduirai le premier wagon, en fer ; Bukacz, qui doit porter le chronomètre dans les endroits cahotants, m'aidera à passer les ravins et les endroits sablonneux en prenant par la bride les bœufs de l'attelage. Le second wagon attelé de 16 bœufs est conduit par Meintjes, aidé de deux autres hommes ; au troisième wagon sont attachés Fekété, Spiral et un petit blanc africain que j'ai dû prendre avec moi, n'ayant pu louer aucun garçon noir par peur de la fièvre du Zambèze. Dans le quatrième wagon se trouve mon unique serviteur noir, Plati, Koranna, avec deux aides. Derrière mon wagon de fer, Halouschka, à cheval, conduit par la bride mes cinq chevaux sellés pour que nous puissions les monter dès que nous verrons quelque pièce de gibier ou un objet quelconque intéressant au point de vue de l'histoire naturelle. J'emmène en outre avec moi huit chevaux de chasse, un bouquetin apprivoisé, deux singes de la grosseur du poing, un aigle et un vautour apprivoisés, un chat marin, etc.» — Dès lors, le président de la Société d'exploitation austro-hongroise à Capetown a reçu la nouvelle de l'heureuse arrivée du Dr Holub à Shoshong et de son départ de cette ville pour le Zambèze. Dès qu'il aura atteint le fleuve, il renverra à Colesberg deux de ses wagons avec les bœufs dont il n'aura plus besoin. Quand il traversera le fleuve, il enverra un messager avec une dépêche à la première station télégraphique du Transvaal ; mais il n'est pas probable que l'on reçoive des nouvelles ultérieures de lui avant le milieu d'octobre ou de novembre.

Les travaux des missionnaires rhénans dans le **Damaraland** sont

rendus difficiles par le droit de succession en vigueur dans cette partie de l'Afrique australe. Dans beaucoup de familles le mari et la femme n'appartiennent pas à la même tribu. En cas de mort du mari, si la veuve n'a aucun parent du défunt dans la communauté chrétienne, il faut qu'elle aille vivre avec ses parents païens, et la tribu du mari hérite des bœufs, des vaches, même des enfants du défunt, jusqu'au nourrisson aussitôt qu'il peut être séparé de sa mère, en sorte que la pauvre veuve demeure complètement seule et sans ressources. Même dans le cas où elle épouserait un chrétien d'une autre famille, les enfants lui seraient enlevés. Si le défunt avait un parent chrétien, ce serait lui qui hériterait de tout, bétail, enfants et veuve. Mais il arrive assez souvent qu'un mari chrétien n'a pas de parents dans sa communauté, dès lors la veuve retourne dans un milieu païen, ainsi que les enfants. Les missionnaires s'efforcent de modifier ces conditions du droit de succession du Damaraland, mais jusqu'ici ils n'ont pu y réussir.

D'après le *Mouvement géographique*, une **brigade topographique**, placée sous la direction de M. l'ingénieur Petitbois et du lieutenant Van de Velde, a été chargée par l'État du Congo de la reconnaissance, au point de vue du tracé d'une **voie ferrée**, du territoire qui s'étend entre **Vivi** et **Isanghila**. Elle jalonnera la voie et préparera le travail topographique qui permettra de tracer la carte de la zone de 200^m de chaque côté de la ligne du tracé. En attendant l'exécution de ce travail, l'Association étudie le moyen le plus pratique de créer une route entre Vivi et Léopoldville, le long de la rive méridionale du Congo, pour y installer un service de transport par bœufs. A cet effet elle a donné des ordres pour que l'on recherche, en face de Vivi, le point le mieux approprié à l'établissement d'une ferme, où un certain nombre de bœufs seront réunis, aussitôt que les cultures suffisantes pour leur fournir des fourrages auront été créées. Dès que ces bœufs seront acclimatés, il sera procédé à la création d'une seconde ferme, à une journée de marche de la première, on y en installera d'autres, et ainsi de suite jusqu'à Stanley-Pool. Il est probable que les bœufs qui seront employés seront ceux de Mossamédès ou du Damaraland. Actuellement les bestiaux sont rares au Congo ; l'espèce bovine n'y est pas indigène, elle est importée de Mossamédès. La race est grande et rappelle celle de la Hongrie avec ses belles cornes. Chaque factorerie possède un troupeau plus ou moins nombreux, que, malheureusement, des maladies périodiques déciment à la fin de la saison sèche. Il n'est

pas rare de voir disparaître ainsi des troupeaux entiers, mourant victimes d'une cause que l'on n'est pas encore parvenu à déterminer exactement, mais que quelques personnes attribuent à des plantes vénéneuses. L'établissement de prairies largement irriguées par les eaux du fleuve ou de ses affluents, est un des premiers progrès que l'on devra réaliser, si l'on veut approvisionner les stations de laitage et de viande fraîche. L'élevage des bestiaux, dit M. Daumas, peut à lui seul, et à cause de la grande extension qu'il est susceptible de prendre, devenir au Congo une source importante de richesses. Aussi la maison Daumas, Béraud et C° se propose-t-elle de faire, sur une vaste échelle, un essai d'élevage près de sa factorerie de Noki.

La maison Roubaix d'Anvers a envoyé au Congo un agronome hollandais, M. **Fugger**, pour établir des **cultures** le long des rives et dans les îles du bas fleuve ; elle s'est aussi attaché le Dr **Chavanne** qui, avec M. Fugger, a choisi, comme premier champ de travail l'**île de Matéba**, à peu près à égale distance de Boma et de Ponta da Lenha, et qui appartient à l'État du Congo. Elle mesure environ 15 kilomètres de longueur et 4 de largeur. Elle est couverte, écrit M. Fugger, sur une bande d'une largeur de 100^m au bord de l'eau, d'une végétation luxuriante de palmiers et de bananiers. A l'intérieur elle est plate, la terre y est bonne, excellente même, avec beaucoup d'arbres. Outre l'arachide, le tabac et le café y réussiront à merveille. L'État du Congo a loué à la maison Roubaix l'île de Matéba, sur laquelle, à l'heure qu'il est, des constructions ont déjà été élevées non loin du village de Boulou, à 200^m du rivage, en un endroit où de petits steamers peuvent aborder aisément. L'île renferme neuf villages, dont aucun n'a plus d'une vingtaine de cabanes, abritant de 60 à 70 habitants, appartenant à la tribu des Moussorongo. L'île renferme un fétiche en grande vénération dans le pays, le dieu de la pluie, auquel on a construit une cabane spéciale ; le gardien en est le prince Mpoungou qui est en même temps le directeur des cérémonies religieuses.

Les *Proceedings* de la Société de géographie de Londres annoncent, d'après des nouvelles arrivées en Suède, de la côte occidentale d'Afrique, que des **négociants suédois** ont acquis, dans le pays de **Massanja**, au Cameroun, environ 20 milles carrés de terre, sur lesquels le drapeau suédois a été arboré, il y a quelques mois. Le climat passe pour être salubre et le sol riche ; on y cultive du cacao, du café, du sucre, du riz et de l'indigo. Les colons ont réussi à nouer de bons rapports de commerce avec les indigènes, qui leur livrent surtout du caoutchouc que

fournissent en abondance les forêts voisines. Si le gouvernement suédois les avait autorisés il y a deux ans à s'établir en cet endroit, ils auraient pu prendre possession du pays de Boto, près de Victoria, jusqu'au Rio-del-Rey une des parties les plus fertiles de la côte occidentale d'Afrique.

A présent ils doivent faire leur commerce à leurs risques et périls.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Une expédition allemande, entreprise sous les auspices de la Commission centrale de la Société de géographie commerciale dont le siège est à Berlin, et de la Banque d'exportation, est préparée en vue de la fondation d'établissements commerciaux dans les pays d'outre-mer. Elle visitera d'abord les ports de l'Afrique septentrionale, pour nouer des relations avec les maisons allemandes qui y sont établies, et chercher dans chaque port quels sont les articles de fabrication allemande qui y trouveraient un écoulement.

Le Dr Rouire a profité de son passage à Tunis pour y provoquer la création d'une Société de géographie.

Le capitaine Ferrari, rentré en Italie de la mission dont il avait été chargé en Abyssinie, a rapporté que plusieurs chefs de tribus se sont révoltés contre le Négous, et qu'ils sont maîtres de la route de Massaoua à Debra-Tabor. Une humeur fantasque s'est emparée du roi Jean, qui paraît ne plus jouir de toute sa raison. Souvent il est en proie à des accès de fureur qui se terminent par des actes sanglants ; parfois même il ordonne des supplices contre des sujets qui n'ont eu d'autre tort que de se trouver sur son passage dans un de ces moments d'humeur noire.

MM. Capucci, Cicognani et Duylio, envoyés par la Société africaine de Naples, sont partis, le 28 juillet, d'Assab pour le Choa.

M. Clément Denhardt est revenu à Berlin, après avoir exploré avec son frère le bassin de la Dana. A peine de retour il songe à repartir pour un nouveau voyage en Afrique.

Le Dr Jühlke et M. Weiss, délégués de la Société allemande de l'Afrique orientale, ont acquis au nom de la Société tout le territoire du Kilimandjaro, au N.-O. de Pangani, sous 2°,30° lat. sud, comprenant l'Ou-Sambara, le pays d'Arousha et le Chagga. D'après les traités passés avec les chefs, l'Allemagne se charge d'y organiser la justice et de faire occuper le pays par ses troupes. Elle s'est réservé le droit d'établir les impôts qu'elle jugera nécessaires, et d'introduire, pour les relations du commerce, les restrictions qui lui paraîtront utiles.

Le nouveau consul allemand à Zanzibar a pris possession du poste occupé précédemment par l'explorateur Gérard Rohlfs.

D'après une dépêche de Zanzibar du 29 août, l'explorateur Reichardt est arrivé en bonne santé à Zanzibar.

Le vapeur la *Bonne Nouvelle* a été lancé sur le Tanganyika, le 3 mars, au grand étonnement des indigènes qui, en le voyant remonter, ne pouvaient se représenter qu'un bateau en fer pût jamais flotter sur les eaux.

Le missionnaire Böhm écrit, de Wallfish-bay, que Jan Jonkers qui, jusqu'ici, s'opposait à la conclusion d'une paix définitive entre les Namaquas et les Héréros, se plaint beaucoup que le consul allemand, M. Vogelsang, lui ait interdit de continuer à piller les Bastards de Rehoboth, placés désormais sous le protectorat de l'empire allemand. Il a réclamé, pour lui aussi, ce protectorat et a promis de faire la paix avec les Bastards; il a déjà conclu avec eux un armistice.

M. Jôao Augusto de Moura, originaire de l'île de Madère et négociant à Lisbonne, a obtenu du gouvernement portugais une concession de 5000 hectares de terrains incultes jusqu'ici, dans la province de Mossamédès, au nord du cap Frio. Le gouvernement a pris à sa charge de faire transporter, du port de Funchal jusqu'à Mossamédès, 200 maisons pour les colons, et s'est engagé à fournir tous les secours nécessaires pour assurer le prompt établissement de la nouvelle colonie qui portera le nom de Luciano Cordeiro.

Le chef indigène Coanhama, de Huilla, dans la province de Mossamédès, étant mort subitement, les natifs crurent à un sortilège de la part des blancs résidant dans la localité. Vingt Européens furent massacrés, entre autres trois membres de la mission de Huilla. Un Anglais a pu s'échapper avec une de ses filles, mais deux autres de ses enfants ont péri dans ce massacre.

Le Dr D.-D. Veth, qui dirigeait l'expédition hollandaise du Cunéné, est mort le 19 mai à Kalakanga, entre Humpata et Benguela. Les voyageurs ont eu à lutter contre de grandes difficultés pour gravir les terrasses qui conduisent aux hauts plateaux.

L'expédition missionnaire, à la tête de laquelle se trouve l'évêque William Taylor, a eu plusieurs de ses membres malades à Loanda. Le Dr Johnson a dû repartir pour l'Amérique; M. Châtelain devait être conduit à Mossamédès, plus salubre que Loanda, en attendant qu'il pût revenir en Europe, mais il a dû s'arrêter à Benguela, la faiblesse dans laquelle il se trouvait ne permettant pas de le transporter jusqu'à Mossamédès.

Les missionnaires américains du Bilé ont été rappelés par le roi qui les avait d'abord chassés. M. Sanders est retourné à Bailounda, où s'est aussi rendu M. Arnot, après avoir séjourné plusieurs mois à Benguela.

Le marquis Buonfanti, entré au service de l'Association internationale du Congo, après avoir traversé l'Afrique, de Tripoli au golfe de Guinée, est mort de la fièvre à Massabé, et M. Casman, chef de la station de l'Équateur, a succombé à un anthrax.

Dans une des séances du Congrès d'horticulture et de botanique à Anvers, a été discuté le rapport concernant la flore du Congo, rédigé par M. Moukemeyer, ancien chef de culture à Boma. Le Congrès a adopté la proposition de former un Comité international en vue d'une exploration botanique du Congo.

Le 29 août sont partis, par le steamer *Afrikaan*, M. Janssens, nommé vice-gou-

verneur de l'État du Congo, avec résidence à Boma; M. Destrains, son secrétaire; M. Cuvelier, juge; trois officiers de l'armée belge, chargés d'une mission spéciale; M. de Blœme, nommé directeur général des factoreries hollandaises du Congo; enfin le chef Massala et les indigènes qui l'accompagnent.

La Castle Mail Packet Company organise une nouvelle ligne de vapeurs, dont les steamers partiront de Hambourg dès le mois de septembre; ils toucheront à Rotterdam, Anvers et Lisbonne, en Europe, puis à Madère, Banana, Ambriz, Saint-Paul de Loanda, Algoa-Bay, East-London, Natal et la baie de Delagoa.

La *Ville d'Anvers*, petit steamer de 30 tonnes, qui faisait le service des transports entre Boma et Vivi, a coulé bas un peu en amont de Ponta da Lenha.

Le *Stanley* démonté est arrivé à Léopoldville le 1^{er} juillet. Trois mécaniciens attachés au transport se sont immédiatement mis à l'œuvre pour sa reconstruction et son lancement sur les eaux du Stanley-Pool.

M. Francis de Winton, administrateur général du Congo en l'absence de Stanley, a dû, par crainte de troubles et d'une levée des noirs en certains points du territoire de l'État nouvellement constitué, restreindre temporairement la vente des armes à tir rapide et des munitions nécessaires pour l'usage de ces armes. Cette vente est soumise, dans toute l'étendue du territoire de l'État du Congo, à une autorisation préalable de l'administration générale.

Dans une lettre du 29 mai, de Stanley-Pool, M. Grenfell recommande à la Société des missions baptistes d'Angleterre, comme emplacements de futures stations : Msouata, à 160 kilom d'Arthington; Mouxié, sur le Quango, à 80 kilom. en amont; Bolobo, à 145 kilom. au delà de Msouata; Loukoléla, position très importante pour les opérations futures sur le Mobandji; Bangala, à 200 kilom. d'Équateurville; Roubounga, à 270 kilom. de Bangala; Yambinga, à l'embouchure du Loïka, et Yangowa, au confluent du Loubilache.

Le Dr C. Passavant de Bâle qui était, depuis deux ans, arrêté au Cameroun dans son projet d'exploration à l'intérieur, dans la direction de la ligne de partage des eaux entre le bassin du lac Tchad, et celui du Congo, a été obligé par les circonstances politiques de cette région de renoncer à son plan, et va rentrer en Europe.

M. Stephan, directeur général des postes de l'empire allemand, a reçu de Cameroun une lettre renfermant des renseignements sur le système de télégraphie acoustique dont se servent les indigènes de la nouvelle colonie allemande. Chaque hameau est pourvu d'une espèce de trompette en bois à deux petits trous. Au moyen de cet instrument et de signes conventionnels, les nègres se transmettent les nouvelles à une distance considérable avec une rapidité surprenante. Chaque signe exprime un mot. Les indigènes libres seuls ont le privilège de se servir de ce système de correspondance dont l'usage est interdit aux esclaves et aux Européens.

L'explorateur polonais Rogozinsky a annoncé au *Dziennik* de Posen, que les fonctionnaires anglais lui ayant retiré l'appui qu'ils lui avaient généreusement accordé jusqu'ici, il renonçait à son expédition et allait revenir en Europe.

La direction des postes de l'empire allemand a fait une convention avec la

maison Woermann de Hambourg, pour établir un service postal, à partir du 1^{er} août, à bord des vapeurs qui font le trajet entre Hambourg et la côte occidentale d'Afrique.

M. Robert Flegel, actuellement à Brass, à l'embouchure du Niger, prépare une nouvelle expédition au Bénoué supérieur.

D'après une lettre du Dr Lenz à la Société de géographie de Vienne, l'expédition autrichienne a eu une traversée difficile le long de la côte de Krou, entre Monrovia et Accra. Il comptait s'arrêter quelques jours à Cameroun et poursuivre ensuite sans arrêt jusqu'au Congo. L'annonce de la découverte du Mobandji par M. Grenfell, lui faisait penser que son premier devoir était de tâcher de remonter le plus haut possible cet affluent du Congo.

EXPLORATION DES AFFLUENTS DU CONGO

Par le Rev. GRENFELL.

Dans notre article sur les grandes voies fluviales de l'Afrique (IV^e année, p. 339-347), nous faisions remarquer de quelle importance seraient les affluents des grands fleuves africains, pour faciliter l'étude des parties encore inconnues de leurs vastes bassins, et pour y faire pénétrer la civilisation. Cette observation s'appliquait tout particulièrement au Congo, le plus riche en tributaires, surtout dans la partie navigable de son cours, entre Stanley-Pool et les chutes de Stanley, sur une longueur de 1400 kilom. Dès lors, le fleuve a été reconnu entre ces deux points, soit par les vapeurs de Stanley et de ses agents, soit par ceux des missionnaires. Stanley tout d'abord pénétra par l'embouchure du Quango dans la Wabouma, un de ses tributaires, et découvrit le lac Léopold II; un peu après, remontant le Congo, il signala, entre la station de l'Équateur et le 1° lat. S., le lac Mahoumba, dans une direction parallèle au grand fleuve; nous avons rapporté l'exploration ultérieure qu'il fit du cours inférieur de l'Arououimi, jusque près des cataractes de Yambouga, sur une longueur de 75 kilom. A son tour, le capitaine Hanssens a reconnu l'embouchure de la Mongala et remonté l'Itimbiri. Mais il n'y a encore là que ce que nous appellerions les préliminaires des études des affluents du Congo; les agents des stations du nouvel État libre les continueront sans doute en détail et d'après un plan régulier, de manière à étendre progressivement et dans tous les sens nos connaissances sur toutes les parties de l'immense territoire qui s'étend du fleuve aux sources de ses grands tributaires, jusqu'aux limites mêmes de son bassin.